

dans une argumentation juridique pour détruire les mensonges et les falsifications de la presse de la Sûreté de l'Etat. Que nous ayons pu la faire montre bien qu'on était d'accord. Et ceux qui se sont effondrés du fait des conditions mêmes de la grève, du fait de la confrontation totale que cela a représenté — sont évidemment aussi un exemple que cela ne s'est vraiment pas fait sous la contrainte. Ils ont arrêté et cela signifiait pour eux qu'ils ne voulaient plus de toute cette politique, donc de la forme de confrontation que cette politique — la guérilla — implique nécessairement, sans laquelle elle n'est absolument pas pensable — telles sont les conditions — qu'ils ne voulaient plus de cette confrontation, qu'ils voulaient vivre à tout prix. Même si ce n'est que pour continuer à végéter comme un animal, comme une plante dans l'isolement. Ne pas combattre — la rébellion, la guerre révolutionnaire, ce n'est plus leur affaire.

Müller lui-même a arrêté, il a arrêté et il nous a trahis. La manière dont se passe l'effondrement, comme dans son cas, il le montre très clairement : il ne voyait que son ventre et pas une autre politique, c'est pour cela qu'il s'est vendu. Il voulait le marché, et cela, maintenant il l'a. En ceci — qu'il a été complètement bouffé par la Sûreté de l'Etat. Le résultat d'une histoire de trois ans de lavages de cerveau, et il y a des lettres de lui où il décrit cela. Maintenant c'est une tout autre chose.

Temming — Encore une question pour finir. Tu as bien dit que la grève de la faim était une possibilité de combattre, même si elle était limitée : *L'Info* était donc aussi une arme. Combattre contre quoi ? et contre quoi une arme ?

B. — La grève de la faim ?

Contre les conditions de détention, contre l'extermination par l'isolement. Donc parce qu'il était absolument nécessaire de faire quelque chose contre ça. De se battre contre ça et parce que ce combat n'était justement possible qu'à partir de toutes ces conditions. L'expérience nous a montré que tout ce qui a été tenté sur le plan juridique, par exemple les plaintes, et tout ce dont j'ai eu connaissance pendant toutes ces années, — est resté absolument sans effet. Parce que c'est ainsi, comme je l'ai dit au départ : la relation, c'est la guerre.

Toute cette machine montée par la Sûreté de l'Etat, les services secrets, les media et la justice politique, mène une guerre, est une fonction de la « counter-insurgency. » Et les moyens juridiques qui restent encore, sont évidemment complètement impuissants, de simples attrapes. C'est devenu très

rapidement clair. — Ça a été clair pour nous avec Astrid, la première qui ait été vraiment détruite par la section silencieuse. Ensuite Ulrike a été placée dans cette section. Nous n'avons eu, les prisonniers n'ont eu, aucune autre possibilité que la grève de la faim, une action ainsi faite dans la position défensive réellement la plus extrême. Mais menée collectivement, avec détermination, — décidés que nous étions à briser réellement cela, ce moyen employé contre les prisonniers : l'isolement, elle est évidemment aussi une arme, ou en tout cas elle peut le devenir.

(Prinzing l'interrompt à nouveau.)

Zeis — Vous avez affirmé tout à l'heure, en réponse à une question de monsieur l'Avocat, le docteur Heldmann, je crois, qu'il n'y a pas eu dans le groupe d'ordre de tirer. Puis-je vous demander pourquoi alors, au moment de votre arrestation, vous portiez une arme en parfait état de fonctionnement, donc prête à tirer ? Voulez-vous répondre à cette question.

B. — Oh, la barbe ! non.

Prinzing — Quelles raisons juridiques voulez-vous faire valoir ?

B. — Absolument aucune raison juridique ; après tout ce que je viens de dire, c'est vraiment faire l'âne.

*
**

Helmut Pohl — ... Tout d'abord, les deux là en vert sont priés de sortir. J'ai déjà vu ça ce matin, ils peuvent lire mes notes ces deux-là. Par ailleurs, je ne peux pas parler si je reste aussi coincé sur mon siège...

(Après que les flics se soient placés entre lui et Prinzing.) :

...mais oui, faites donc un mur.

Je pars du principe que je n'aurai plus aujourd'hui la chance qu'a eu Klaus Jünschke¹ hier...!

Je commence donc par ce à quoi j'ai directement participé lorsque je suis entré dans le groupe — c'était à peu près au début de 1971. Si je tiens à parler de cette époque, c'est parce que c'est l'essentiel pour comprendre la structure de la « R.A.F. » : toute la dimension que l'on utilise vers l'exté-

1. Klaus Jünschke, un autre prisonnier, membre de la R.A.F., qui la veille avait sauté par-dessus la table et giflé Prinzing.

rieur dans le combat contre l'appareil, contre l'Etat impérialiste, ne peut se développer que si cette politique : le combat pour la libération, est réalisée dès le départ *dans* l'organisation elle-même, c'est-à-dire vers l'intérieur. C'est à cette condition que la guérilla peut être efficace — il n'est plus nécessaire de revenir là-dessus désormais. C'est ainsi qu'elle s'agrandit, parce que chacun l'aborde ainsi, que chacun est mis en contact avec sa pratique, de façon à ce qu'il puisse voir cela et commence lui-même à combattre. Le but est : que chacun combatte, et cela ne peut se faire par des directives et des ordres ou autres conneries que Müller a lâchées ici.

Ce qui était clair au contraire, c'était l'élan, la résolution, tout simplement la recherche de quelque chose de neuf — et justement contre la merde ici. C'est ce qui a toujours fait sa force d'attraction et son soutien.

Cela a existé depuis le départ et il ne peut absolument pas en être autrement.

C'est pourquoi toute cette tentative ici d'attribuer faussement à la « R.A.F. », à partir des dépositions fabriquées de Müller, une structure hiérarchique, une structure de flics, est tout simplement con et absurde. Mais c'est sans importance ; ce dont il s'agit ici, c'est que cette construction est l'élément central de la guerre psychologique qui est menée depuis six ans contre nous. Comme contre-moyen, comme moyen de guerre, afin de mettre dans la tête des gens l'image des structures — qu'ils connaissent, qu'ils vivent quotidiennement et haïssent. Et Müller n'est en vérité qu'un instrument de cette contre-stratégie menée contre nous ; une figure achetée par la Sûreté de l'Etat et que l'on a gavée afin de donner à ces projections banales un vague air d'authenticité.

Que ce soit la guerre, et les raisons pour lesquelles elle est lancée et menée ainsi, témoigne de la perte de légitimité de cet Etat et que donc, il est obligé d'obtenir la loyauté par la force...

(Interruption de Prinzing.)

... qu'il ne peut continuer à obtenir cette loyauté que par la répression... par exemple les poursuites contre nous en 1971-1972 ont montré cela très clairement : les campagnes diffamatoires dans les media, dirigées du centre, avec les appels démagogiques des hommes politiques, jusqu'à finalement l'emploi de la terreur policière ouverte contre la population après que les sondages faits en été 1971 aient indiqué qu'il y avait une sympathie massive dans ce pays pour le combat de

la « R.A.F. » ; que celui-ci était compris malgré tant et tant d'années de lavages de cerveau par l'anticommunisme, parce que les gens y découvrent ou reconnaissent ce qu'ils cherchent.

C'est précisément contre cela qu'est dirigée la guerre psychologique, avec ses campagnes de désorientation et ses actions psychologiques, telle la menace d'un attentat à la bombe à Stuttgart. Elle vise à détruire moralement la guérilla pour neutraliser l'effet de sa politique et son orientation vers elle, pour effacer l'exemple de l'offensive révolutionnaire, avant qu'il puisse s'installer dans les esprits comme unique espoir.

Il suffit simplement de se représenter l'endroit où nous nous trouvons ici : la R.F.A., sous-centre, deuxième Etat impérialiste par sa puissance, où la répression est totale, où elle pénètre tous les domaines de la vie sociale, où il existe des appareils de manipulation et de répression comme il n'y en a jamais eu ici, même du temps du fascisme nazi.

Et que par contre, pour combattre cela, il ne faut pas moins qu'une structure qui justement exclut tout cela, parce qu'on lutte contre rien moins que ceci.

Il faut se représenter ce que cela signifiait à l'époque, pour chacun dans son existence, de commencer à lutter, à organiser la guérilla : que pour tous ceux qui le font, cela signifie avant tout combattre toute forme de domination, de contrainte et de hiérarchie.

Ce que cela demande de volonté et d'effort d'entreprendre ici le combat, de l'organiser et surtout d'assurer sa continuité, exclut purement et simplement toutes les conneries qui ont été débitées ici à notre propos. Ou en d'autres termes : on ne peut mener le combat pour la libération, pour la liberté, si l'on n'est pas libre, dans une structure qui n'est pas libre. C'est justement ce que j'ai appris dès le début lorsque je suis entré dans ce groupe, avant d'être arrêté en 1971 pour la première fois.

Concrètement, il y avait en 1971, dans l'illégalité, un processus collectif de discussions, dans lequel la discussion sur la stratégie, toute la détermination de la ligne était menée par tous. Il était ouvert, donc ouvert à l'intérieur du groupe, et ouvert vers l'extérieur. C'est-à-dire qu'il y avait une discussion assez large avec d'autres groupes, des groupes légaux aussi, ou bien des individus appartenant à des organisations anti-impérialistes légales. Et bien sûr, la discussion portait aussi sur la manière dont était reçue l'action de la

« R.A.F. », c'est-à-dire comment notre politique, nos actions étaient comprises et reprises dans les groupes. L'ouverture est de toute façon un moment essentiel de la structure — et je veux même encore ajouter — ouvert à ce que dit l'autre et ouverture de soi-même à chacun des autres.

En tout cas, ce que Müller a dit ici — que la « R.A.F. » a été un « groupe ouvert » — n'a vraiment rien à voir avec nous, avec la structure de l'organisation, ce n'est qu'un ramassis qui reflète bien le but de toute cette construction : il veut faire croire par là à la véracité de ses informations et raconter ce qu'il prétend savoir sur l'offensive de 1972.

C'est idiot. Lorsqu'un groupe prépare des actions, seuls le savent évidemment ceux qui y participent directement, qui même les feront. C'est évident pour un groupe qui combat illégalement, il est tout à fait inutile de s'étendre là-dessus. Maintenant il parle aussi de toute la ligne politique — comment le rapport entre collectif et autonomie a été compris — donc non pas comme une contradiction, mais à la fois comme un but et comme une condition. C'est-à-dire qu'il y va de la lutte, et il y va de cette structure. Celui par exemple qui s'est fixé certaines tâches concrètes, il les développe aussi lui-même, il acquiert par lui-même les capacités nécessaires, pense et poursuit sa réflexion par lui-même ; — donc si quelqu'un se charge de quelque chose, il en fait son affaire, pour que ça marche.

Je dirai peut-être cela autrement encore : ce que l'on nomme habituellement discussion — comme cette discussion insoluble sur la stratégie, que mènent un certain nombre de groupuscules, et qui n'a rien à voir avec la pratique, où chacun ne fait que donner son point de vue abstrait et le maintient contre les autres —, n'a pas cours chez nous. Cela forme simplement une unité : la politique et la lutte. Et la discussion se déroule comme elle le doit, toute politique n'est envisageable qu'ainsi : comme une partie du développement de la structure du groupe, de l'ensemble de l'organisation, et de son analyse. Cela signifie que la structure se forme dans chaque opération de travail, dans le processus général du travail du groupe : C'est là que s'effectue la collectivisation, c'est là que fonctionne une structure qui est révolutionnaire parce qu'elle est orientée vers un but et vers une fin, par ce que l'on doit faire pour cela, et par rien d'autre...

(Nouvelle interruption de Prinzing.)

... ce que j'ai dit jusqu'à présent, c'est tout simplement

que les buts du combat — de la guérilla, sont transmis dans la structure du groupe en combattant — ce qui exclut tout ce qui a pu être affirmé ici.

Et ce qui résulte très clairement de tout cela — de toute la structure, du développement collectif de la guérilla et de la détermination collective des buts —, c'est évidemment — et cela a déjà aussi été dit ici, je crois — que chacun de nous est responsable de l'offensive de 1972...

(Re-interruption de Prinzing.)

... Maintenant, allez-vous fermer votre gueule ! c'est ce que je sais, ce que j'ai vécu...

La définition stratégique — contre l'impérialisme U.S., contre l'occupation militaire par les U.S.A. — s'est développée dès le début, alors que nous étions encore dans la phase de construction par des discussions.

On peut remonter encore plus loin, au mouvement étudiant, au mouvement de protestation contre la guerre du Vietnam, parce que c'est tout simplement une partie de notre histoire, parce que c'est dans cette expérience que s'est développé le processus de politisation. Et je le pense même totalement : l'expérience de soi-même, de sa propre situation, de l'aliénation dans les métropoles, de même que l'expérience de ses propres possibilités : subjectivité, libération, et quelles sont les conditions nécessaires pour réaliser cela, ou du moins pour essayer de le réaliser.

(C'est par la réaction du système à cette époque que nous avons pour la première fois acquis une conception du lieu où nous sommes : une conception de cet Etat, du rôle et de la fonction particulière qu'il joue dans la stratégie américaine — comment la R.F.A. a soutenu et rendu possible l'intervention des U.S.A., à tous les niveaux : militaire, politique, financier et de la propagande.

Ce qui de nouveau, de fort, a donné sa puissance au mouvement étudiant somme toute, ce qui l'a mobilisé, c'était son identification et son orientation dans la lutte de libération du peuple vietnamien, à partir de quoi il a pu se définir comme une partie du processus global de la guerre de libération anti-impérialiste, et comprendre sa fonction comme allié des peuples qui luttent dans le tiers monde — et comme « second front » dans les métropoles. Cette fonction d'être réellement un front, identique, il ne l'a pas créée, mais il a fait apparaître clairement par son effondrement les limites de l'opposition légale et la possibilité d'agir à partir de là, pour tous ceux qui l'avaient perçu comme un départ, mais ne vou-

laient pas lâcher : il a montré que la politique révolutionnaire n'est possible ici, ne peut être efficace que si elle est armée, illégale et internationaliste.

Le mouvement contre la guerre du Vietnam était donc — pour résumer encore une fois — la condition subjective à partir de laquelle devait se développer et s'est développée la « R.A.F. » ; c'est à partir de son expérience et de nos analyses que nous avons déterminé la fonction stratégique de la guérilla en métropole : celle-ci développe un processus intérieur de désagrégation, qui est mis en marche par l'encerclement des centres impérialistes par les luttes de libération dans le tiers monde, à la périphérie du système, en le rendant évident par son offensive, par son intervention militaire, en étant un élément d'instabilité, et ainsi en transformant en front la ligne extérieure sur laquelle elle opère.

J'ai parlé abondamment de cela afin de bien montrer le contexte de notre conception de l'offensive de 1972 contre les bases U.S. en Allemagne fédérale ; que ces actions — il en est toujours ainsi — résument et révèlent par le but de l'offensive tout le processus, toute la politique...

(Interruption de Prinzing.)

... Maintenant, allez-vous finir ! vous n'arriverez ici ni à m'imposer un rythme, ni à entamer de quelque manière que ce soit ce que j'ai à dire ici.

Je voudrais encore parler d'Andreas, parce qu'ici on tente continuellement d'imposer dans l'esprit des gens une image de lui comme celle d'un patron, ou de je ne sais quelle saloperie de ce genre.

C'est pourtant très simple : s'il en était ainsi, comment pourrions-nous au juste exister encore au bout de six ans ? Ce serait vraiment impossible. Or nous existons encore.

La fonction précise qu'a toujours eu Andreas — et c'est tout à fait clair, qu'il assume la direction, et cela depuis le départ — vient de ce que c'est lui qui a rendu possible ce processus dont j'ai parlé aujourd'hui. Ulrike a dit ici une fois, je crois : « C'est lui qui voit le plus loin et qui a la plus grande force de coordination. » Voilà l'essentiel.

Et dans ce processus dans lequel chacun veut combattre — la condition de départ pour qu'il puisse y avoir la guérilla de façon générale : la décision de chacun et la volonté de mener la lutte — ensuite ou bien quelqu'un a la fonction de direction, ou bien il ne l'a pas. Mais il ne la revendique pas, il n'a aucune « prétention. » C'est simplement une question

de la meilleure vision d'ensemble, c'est ce que j'ai vécu autrefois, puis plus tard après mon arrestation en 1974, dans *L'Info*.

Je dirai que c'est lui, qui parmi nous tous, avait le plus de force pour la conception la plus vaste — c'est ainsi que je voudrais le caractériser —, pour penser les choses jusqu'au bout, pour voir et intégrer toutes les conditions et le chemin le long duquel peut se développer notre lutte jusqu'à sa fin. Et si je m'oriente aussi d'après cela, c'est que j'ai le même but que lui — et j'affirme que nous nous orientons d'après cela.

Cela a été parfaitement clair à l'époque — je peux donc bien le dire. Je ne connaissais pas cela avant. Ce fut pour moi une expérience tout à fait nouvelle. Il est clair que celui qui se décide à mener la guérilla doit transformer tout ce qu'il avait vécu auparavant, qu'il rompt avec ce qu'il a vécu avant et avec la manière dont il l'a vécu.

Mais ce qui a toujours été la tâche d'Andreas, c'est de maintenir ce processus ouvert, d'intégrer l'initiative de chacun dans le processus collectif et de donner à chacun les moyens, les possibilités, les repères qui le rendent capable de diriger lui-même un groupe, ce qui en fin de compte est le processus d'apprentissage, le métabolisme — comme je l'ai dit une fois — par lequel seul peut se développer l'organisation de la résistance.

Quant aux campagnes de diffamation qui sont menées continuellement contre lui, elles ont évidemment purement et simplement un but de propagande, dénoncer la guérilla et démolir moralement le groupe, donc une contre-propagande, la guerre psychologique qui opère en personnalisant, parce qu'elle ne peut pas attaquer les contenus de notre politique, le contenu de la politique révolutionnaire, sans nécessairement les véhiculer.

Mais dans tout cela, il y a aussi, de manière tout à fait précise, le but matériel : on fait de lui une figure d'horreur, la « terreur à nu » personnifiée, afin de préparer ainsi psychologiquement l'opinion publique, de la conditionner pour pouvoir l'assassiner...

(Interruption de Prinzing.)

... exactement comme cela s'est passé avec Ulrike, où dès 1972 par exemple, alors qu'elle était encore dehors, on a lancé dans les media l'annonce de son suicide...

(Interruption de Prinzing.)

... mais l'essentiel précisément est que la direction est tou-

jours dans la guérilla, une direction *contre* et jamais une direction « de », qu'elle est une fonction avec pour but de se rendre superflue comme fonction particulière dans le processus collectif du groupe, c'est-à-dire que son but est de rendre chacun capable, en mesure d'assumer cette fonction de direction...

(*Interruption de Prinzing.*)

... Je me dois de le répéter : je parlerai ici comme j'en ai besoin, comme nous en avons besoin quand on entre ici pour la première fois — afin que ce que l'on a à dire soit formulé de la façon la plus claire possible. Et si je dois réfléchir un instant, j'en prendrai le temps. Est-ce clair ?

Je voudrais en dire plus sur la structure, en parlant d'un autre phénomène complexe, et j'ai encore des choses à ajouter à propos d'Andreas. Je veux parler de l'époque après ma deuxième arrestation, au début de 1974.

Et cela concerne aussi un autre élément ici : *L'Info*. Ainsi toute cette merde qui a été lancée dans le monde au sujet de *L'Info* : à savoir qu'il y aurait une structure hiérarchique, des directives et des ordres. Et, après l'avoir passablement gonflée par les media sous la pression de l'Accusation fédérale, on est obligé aujourd'hui de la maintenir afin de pouvoir construire l'accusation de « poursuite d'une association criminelle à l'intérieur de la prison » ; c'est-à-dire toute cette connerie qui consiste à prétendre que les prisonniers pourraient diriger depuis leurs cellules des groupes illégaux au-dehors, etc. C'est une telle merde, rien qu'étant donné la structure — dont j'ai parlé ici tout le temps —, c'est impossible et une absurdité sur le plan militaire, et par conséquent sur le plan politique. Tout à fait indépendamment du fait que même si c'était techniquement possible, nous refuserions de le faire.

Bon, venons-en à *L'Info*. *L'Info* existait déjà lorsqu'en 1974, j'ai été à nouveau mis en taule. Du fait des conditions auxquelles les prisonniers étaient soumis, ils avaient créé là quelque chose qui allait bien plus loin que ce qui se faisait dans le groupe auquel j'appartenais après ma première sortie de prison en 1973. *L'Info* avait été développée à partir des conditions d'isolement total, et par la nécessité, dans cette situation, de communiquer, de recevoir des informations sur ce qui se passait en général. C'était en fait un ersatz de communication.

Je peux peut-être l'expliquer ainsi : *L'Info* était précisément

le cadre dans lequel nous pouvions vivre, dont nous avons besoin pour vivre. Dans l'isolement, la situation qui domine généralement dehors et à partir de laquelle nous avons commencé la lutte armée dans l'illégalité, nous la vivons ici à l'état pur, à l'état brut. Celui qui ne se crée pas les moyens de maîtriser sa situation, crève. Il faut donc qu'il domine la situation, et non pas que la situation le domine.

Le moyen d'y parvenir, ça a été *L'Info*. Il faut bien comprendre cela, ces conditions : l'isolement. C'est simple, il n'y a pas plusieurs issues : ou bien il vous fait crever, ou bien on s'y réalise là aussi. Et cela signifie justement *toujours* avoir la volonté de parvenir au but. On doit alors chercher la manière et les moyens de s'y réaliser, de réaliser ce qu'on veut, d'obtenir ce dont on a besoin, ce à quoi on aspire dans l'isolement, seul — et cela je l'ai vécu lorsque j'étais en taule pour la première fois, alors que tout cela n'existait pas — on développe une énorme envie : justement de communiquer, et ceci de la seule façon dont ça soit encore possible — une absolue sincérité envers soi-même et vis-à-vis des autres. C'est un combat — cela ne va pas du tout de soi.

Personne ne peut seulement se le représenter s'il ne l'a pas vécu, car on ne peut pas faire cette expérience de l'aliénation aussi longtemps qu'on est prisonnier d'elle — c'est-à-dire : tant qu'on ne combat pas...

(*Interruption de Prinzing.*)

... Un instant, putain de merde ! nous savons très bien que votre méthode, depuis un an, est de passer à la hache toute intervention cohérente...

J'étais justement en train d'expliquer que ça n'est pas si simple : il ne suffit pas simplement de le vouloir ou de le souhaiter, c'est un combat très conscient sous la pression énorme que l'on subit dans l'isolement, que de parvenir à une communication par écrit entre nous. Et le processus que cela nécessite, c'est essentiellement Andreas qui l'a rendu possible, parce qu'il a maintenu ouvert ce processus à chaque instant. Il est seulement intervenu quand quelque chose réapparaissait quelque part des vieilles merdes mal éliminées. Et évidemment, ce qui se passe, c'est que, dans l'isolement, on s'embourbe à nouveau dans les vieilles structures. Il ne peut en être autrement quand les structures sont aussi complexes et aussi profondément ancrées ici en métropole. Je dirais que le combat que l'on mène dans l'isolement, c'est le combat pour la conscience : si nous ne parvenons pas à faire triompher la nouvelle conscience, alors c'est l'ancienne qui s'impose.

C'est à cela que je pensais en disant qu'Andreas, en taule comme au-dehors, a donné au processus collectif son orientation, que ses méthodes de lutte représentent pour chacun d'entre nous un moyen de nous orienter — que je puis découvrir dans la façon dont il fait quelque chose quand il l'a pigé, quelque chose que je ne savais pas auparavant.

Et l'un des chemins que nous avons cherché à emprunter dans une phase déterminée du processus de collectivisation, dans *L'Info*, ça été la méthode de la critique et de l'auto-critique. Donc se mettre radicalement en cause, vouloir réellement tout savoir de soi, et savoir de chacun des autres qu'il exige la même chose de lui-même. C'est-à-dire que l'échange, l'interaction résident dans la transmission de son propre processus, du point que l'on vient d'atteindre, d'où l'on doit se battre — et dans l'isolement, chacun d'entre nous, encore une fois, en a fait l'expérience dans une dimension existentielle tout à fait autre : que combattre, que l'identité n'est possible qu'ensemble.

On ne peut naturellement pas séparer cela de tout ce à quoi nous avons travaillé par ailleurs, par exemple les textes et les analyses sur la structure du capital, sur la stratégie militaire ou sur la « counter-insurgency », analyses qui ont été développées au cours de discussions collectives.

Nous n'avons jamais dit à quelqu'un, tu dois faire ceci et cela, mais nous disons ce qu'il y a à faire, ce que donc chacun peut faire, s'il le veut. Voilà la condition — la volonté. La contrainte et la soumission, ou bien les luttes de concurrence pour des positions imaginaires dans une hiérarchie imaginaire, signifieraient, dans l'isolement, sous ces conditions, tout simplement que le groupe est sur le point d'éclater, qu'il ne survivra plus longtemps.

C'est-à-dire qu'il ne pourrait plus lutter.

Seul un idiot peut croire à tous ces ragots répandus ici contre nous par la contre-propagande...

(Prinzing arrête l'audition.)

Extraits de la déclaration des prisonniers de la « R.A.F. » au procès de Stammheim

Janvier 1976

Nous n'aimons pas beaucoup faire de proclamations — et de toutes façons elles n'auraient guère de sens devant le public fantôme qui assiste à ce procès —

celui qu'on *autorise* ici sous la forme d'observateurs (comme le dit Wunder¹), un public déformé, corrompu et totalement manipulé.

Le problème — et c'est aussi un élément de ce spectacle pitoyable — c'est pourquoi il se déroule dans ce bâtiment, pourquoi il a lieu à Stammheim, et non pas dans une ville où la gauche légale pourrait constituer son public — c'est que, dans le fond, personne ici

n'est

prêt à écouter ce que nous disons, autrement que pour des sensations banales, d'une autre oreille que celle de l'indic ou du marché. Ce marché est incapable d'en comprendre le contenu, ni même les faits puisqu'il s'agit de notre extermination politique. Si le public civil qui est admis ici, ou qu'on permet d'observer ici, avait encore une fonction de contrôle, ce procès serait impossible.

Son projet — et ceci ressort du verbiage des hommes politiques, du caractère militaire de la mise en scène de ce procès et de ce serpent corrompu qui est là devant —

son projet d'autoreprésentation impériale qui marque chaque détail de ce spectacle pitoyable, est démagogique,

et il a été développé à partir d'une campagne diffamatoire de cinq années de guerre psychologique.

Nous combattons sur son terrain, qui est en fait totale-

1. Représentant de l'Accusation fédérale.